

TOURS DE FORCE.

Laissez-moi maintenant vous esquisser une scène vraiment patriarcale, dont M. Petrus Labelle fut un des acteurs, s'il n'en fut pas le héros.

Le père de MM. P. Labelle, Jean-Baptiste, Auguste, et Joseph Labelle dépassait de quelques années la cinquantaine. Il avait laissé derrière lui, bien loin, trop loin, pour que ses fils eussent été témoins de ses prouesses, la réputation d'un lutteur incomparable. Cette réputation avait duré sans qu'il prit la peine de la soutenir par de nouveaux exploits.

C'était un jour de l'an. Ses fils arrivés à l'âge d'homme se trouvaient de grand matin réunis à la maison paternelle. La bénédiction traditionnelle une fois demandée et donnée, le père leur dit: "Maintenant, mes enfants, je vous accorde à chacun, une faveur, suivant mes moyens bien entendu. Vous êtes du reste, assez raisonnables pour ne rien demander que je ne puisse vous donner.

—Où Jean-Baptiste, que désires-tu? —Je désire papa que vous me permettiez de me marier, dans le courant de l'année?

—Avec qui comptes-tu te marier? —Avec Héloïse Leclerc, papa. —C'est une jolie fille et une bonne enfant. Marie-toi et je serai content.

—Et toi Auguste? —Moi, je voudrais que vous me donniez une entreprise, une église ou une grande bâtisse à construire à mon profit.

—Tu es jeune, mon cher Auguste, mais le cœur ne te manque pas, le talent non plus, tu auras ton entreprise. —A ton tour Petrus.

Petrus avait alors vingt ans. Il était d'une forte carrure, d'une agilité bien rare. Comme lutteur il n'avait pas encore rencontré son égal. On disait de lui: "Il va relever le père." Seule la renommée de son père planait au-dessus de la sienne. Sans en être jaloux, il était toutefois fort intrigué de savoir, si, bien vrai, son père avait pu être aussi fort que lui. Aussi, en s'entendant dire, "A ton tour Petrus," il n'hésita pas. Se jetant aux genoux de son père, il lui dit: "Pardon papa! pardon d'avance pour ce que je vais vous demander."

—Et qu'est-ce que ça peut donc être de si extraordinaire? Le cœur ému, la voix altérée, Petrus reprit: "La seule faveur que je vous demande, et je vous la demande à genoux, c'est de vouloir bien colléger avec moi.

Le bon père Labelle, en relevant Petrus et riant de bon cœur, lui dit: "Mais tu es trop jeune mon cher Petrus; tu dois, du reste avoir autre chose à me demander?"

—Pardon papa, je ne vous demande que cela. —Tu y tiens à tout prix? —L'y tiens, de préférence à toute autre chose.

—Alors, soit! il ne sera pas dit que je t'aurai refusé, lorsque j'ai accordé à tes frères suivant leurs désirs. Je ne me suis pas collété depuis vingt ans, mais je dois m'en rappeler encore assez, pour te donner la leçon que tu demandes.

—Ce n'est pas une leçon que... —Ta! Ta! tu ne sais pas ce que tu dis. Allons! es-tu prêt? Et le père et le fils se saisirent à bras le corps, tendirent les muscles de leurs jarrets nerveux, raidirent leurs bras. Alors, le père dit "Y es-tu?" "L'y suis." Et vlan! le fils roula par terre.

Il se relevait aussitôt, un peu penaud, mais protestant qu'il avait été pris par surprise, que ce coup là ne devait pas compter.

—Comme tu voudras, mon enfant, mais soyons vifs, car le déjeuner refroidit.

Nouvelle prise, nouveaux enlacements. —Es-tu bien prêt cette fois, reprend le père? —Oui, ça y est.

—Bien sûr? —Oh! pas d'embarras.

Et vlan! Petrus roulait à terre pour la seconde fois. Vous êtes mon maître, dit-il humblement à son père, en se relevant.

Allons déjeuner maintenant, mes enfants, et ne dites jamais à personne que je me suis collété avec Petrus aujourd'hui. Mais je t'oubliais, mon cher Jo. Que vas-tu me demander toi?

—Après Petrus, ma foi! il ne me reste plus qu'à vous demander le fouet, ce me semble.

—Le fouet? eh bien! c'est bon, tu l'auras, mais j'y ajouterai le cheval, la voiture et le harnais—et compte-bien que tu seras bien moins favorisé que ne l'a été ton frère Petrus.

—Je ne suis pas jaloux, papa. Je vous remercie pour le fouet et surtout pour la mèche que vous y mettez.

Puisque j'ai parlé de lutteurs il me faut bien dire un mot de Rabasson.

Rabasson arrivait à Paris, en 1851 ou 52, venant, on ne sait d'où, apportant son talent à ce grand foyer d'admiration, d'où rayonne incessamment la gloire, sur le reste du monde. Il venait disputer au Terrible Savoyard, à l'illustre Arpin, à l'Ours des Pyrénées, le titre de champion des lutteurs de l'Europe, que ceux-ci s'enlevaient à tour de rôle, suivant les chances ou les accidents du jour. Rabasson était jeune, presque imberbe; à peine comptait-il vingt-cinq ans. Dès qu'il parut sur la scène, en face du Terrible Savoyard, sa rare beauté physique, la souplesse et la grâce de ses mouvements lui valurent toutes les sympathies, mais à ces sympathies se mêlait tout d'abord, un

sentiment de pitié, presque de compassion. On le trouvait si petit! et de fait, il paraissait presque grêle, en face du Terrible Savoyard, masse colossale de chairs et de muscles dont il semblaient que le poids seul eût dû suffire à le terrasser.

La lutte s'engagea, sans l'intérêt du doute, de la part des spectateurs, mais ils n'en restèrent pas longtemps là. Dès la première passe, Rabasson fit preuve qu'il était maître-passé dans son art.

Le Saoyard, défendant sa gloire, à longs bras acquise, ne ménagea guère son adversaire. Ereintements, saccades, torsions, il essaya de tout, mais sans succès. Rabasson, ne fléchissait, ni ne bougeait, ni ne ployait, il supportait l'assaut presque sans effort, se contentant d'y résister.

Bientôt le spectacle changea, et l'intérêt grandit autour des lutteurs. Après s'être laissé tâter, Rabasson tâta à son tour. D'assaili qu'il était, comme tout débutant doit l'être, il se fit assaillant. Chacun avait admiré sa force de résistance et le reconnaissait digne de lutter contre le Terrible Savoyard.

Lui, Rabasson, fort de cette épreuve, souriait à la foule, se rengorgeait presque, tant il était sûr de vaincre.

A la seconde passe, il n'hésita pas à prendre le bras, et du premier effort, il enleva et renversa le Terrible Savoyard.

Les deux lutteurs s'étant retirés, le public les rappela—Rabasson reparut seul sur la scène. Le Savoyard, s'avouait vaincu.

Tour-à-tour, l'illustre Arpin et l'Ours des Pyrénées, luttèrent contre Rabasson. Tous deux furent terrassés comme l'avait été le Terrible Savoyard. En sorte que, peu de jours après son entrée à Paris, Rabasson était devenu une célébrité; il avait le titre de champion des lutteurs de l'Europe.

Malheureusement, ce titre rapportait peu de bénéfices et Rabasson goûtait moins la gloire que le bien-être. Mais il vivait dans un temps où l'on tenait à se rendre compte de tout, en France; c'était quelques jours, quelques heures avant l'Empire. On s'approcha de lui, pour l'examiner, le palper, l'analyser, et observation faite, des experts constatèrent que cet homme tenait sa force prodigieuse, de l'harmonie de ses proportions. Il était parfaitement fait dans toutes les parties de son corps et naturellement, toutes les parties étant parfaites, le tout devait être parfait. Dès lors, les artistes s'en emparèrent, et Rabasson se laissa peindre, graver et sculpter à leur gré, moyennant l'honnête considération de dix francs l'heure. Il eût ainsi, jusqu'à huit et dix heures de pose, chaque jour: il apprit des artistes, un art qu'ils ne connaissent guères, l'art de s'enrichir en posant.

Elle est bien connue, n'est-ce pas? la chanson: Nous étions trois capitaines Revenant de Longjumeau, etc., Nous étions, en habit drôle, A cheval sur un tonneau... etc.

mais d'où origine-t-elle? probablement du tour de force de l'Homme-tonneau de l'hippodrome de Paris. L'Homme-tonneau saisisait entre ses dents le chanfrein des douves d'un tonneau, sur lequel il faisait asseoir trois hommes, pris indistinctement, parmi les spectateurs, puis enlevant le tout à la force de sa mâchoire, il faisait le tour de l'hippodrome sans accuser d'effort, par un seul muscle de son visage.

L'un des trois hommes ainsi chevauchant ne manquait pas d'entonner: Nous étions trois capitaines, etc....

Je ne dis pas que la chanson a été faite exprès pour l'Homme-tonneau de l'hippodrome, mais j'affirme qu'elle a souvent passé par là.

A. N. MONTPETIT. A continuer.

CHOSSES ET AUTRES.

MÉMOIRES PRODIGIEUSES.—Immédiatement après avoir lu un journal, quelque matière qu'il put contenir, Robert Dillon le récitait mot pour mot.

Pendant les débats sur le Rappel, dans la Chambre des Communes, un des membres écrivit son discours, l'envoya aux journaux et le répéta mot pour mot le soir, à la Chambre.

John Touller pouvait retenir parfaitement tout un sermon, et l'écrire à son retour chez lui.

Scoliger lisait deux cents vers une seule fois et les récitait ensuite sans faire une seule faute.

Sénèque pouvait répéter deux mille mots après les avoir entendus une seule fois, dans le même ordre qu'ils avaient été donnés.

Magliabecchi avait une mémoire merveilleuse. En voici un exemple: une personne lui avait prêté un manuscrit qu'il lut et remit deux ou trois jours après. Or, cette personne ayant perdu son manuscrit, pria Magliabecchi d'écrire ce qu'il pouvait en avoir retenu. Notre homme reproduisit complètement le manuscrit.

Cyrus pouvait retenir tous les noms des soldats de son immense armée.

Un médecin du Massachusetts pouvait réciter tout le Paradis Perdu de Milton sans faire une seule faute. Ce médecin vivait au commencement de ce siècle.

Le célèbre Euler savait tout l'Eneide par cœur. Un vieux mendiant du non d'Aleck savait toute la Bible par cœur, et il la savait si bien que si on lui en lisait quelque chose, il pouvait nommer le livre, le chapitre où se trouvait le passage lu. Une personne l'ayant un jour prié de lui réciter le quatre-vingt-dixième verset ou chapitre sept des Nombres, Aleck répondit sans hésiter: ce verset n'existe pas; le chapitre sept n'a que quatre-vingt-neuf versets.

Nous connaissons un canadien qui ne sait ni lire ni écrire et qui sait par cœur, et exactement, les Mille et une

nuits, le Télémaque et quelques autres ouvrages, quoiqu'il n'ait entendu qu'une seule fois la lecture de ces ouvrages.

Brigham Young prend des moeurs: il assure à qui veut l'entendre, que si on le laisse tranquille, cette fois-ci, il ne prendra plus de nouvelles femmes. Très-modéré, M. Young, comme vous voyez.

ADMIRABLE.—Il y a quelques mois, une pauvre femme du Tennessee fit 150 milles à pied, avec un enfant dans les bras, pour aller à Nashville demander au gouverneur la grâce de son mari, qui était en prison. Cette femme courageuse fut exaucée et elle le méritait bien.

UNE COMÉDIE AU CIEL.—Il y a quelque temps, l'un des éditeurs de *** (le pauvre journal est mort, que Dieu ait pitié de son âme) se présenta à la porte de la Cité Dorée et demanda la permission d'entrer, après avoir poliment ôté son chapeau et fait une révérence des plus soignées, le gardien de la glorieuse cité lui demanda ce qu'il faisait lorsqu'il était sur la terre.

—J'étais éditeur de ***, ce n'est pas ma faute, ne m'en voulez pas, je le regrette assez; je n'ai pas un sou.

Le portier reprit: —Nous avons ici une multitude de gens de votre espèce, et ils arrivent tous sans cte tôle. Si vous voulez payer, entrez; sinon, allez trouver le diable et tâchez de vous arranger avec lui.

—Vous n'êtes pas complaisant, monsieur le portier, répondit humblement notre éditeur, mais n'ayant ni sou ni maille, notre confrère de la plume et des ciseaux s'en alla frapper aux portes de l'enfer.

—Qui est là? demanda un des officiers de Sa Majesté couronne.

—Je suis un humble disciple de Faust.

—Alors, arrêtez, vous ne pouvez être admis ici.

—Pourquoi pas?

—Je vais vous expliquer la chose: Il y a plusieurs années, nous avons permis à un éditeur de pénétrer ici. Depuis ce temps là le diable est dans la boutique. Figurez-vous qu'il rencontra une foule de ses anciens abonnés qui avaient oublié de payer leur abonnement, et il était toujours en guerre avec eux. Vous comprenez qu'il n'y avait pas moyen de vivre comme ça, c'était tout à fait intolérable. Aussi, un jour, avons-nous réussi à le mettre à la porte. Depuis lors, nous avons décidé de ne plus admettre de gens de votre espèce: car il y a trop de messieurs qui sont ici pour n'avoir pas payé leur abonnement. Je suis bien fâché de ne pas vous admettre, car vous avez l'air d'un gentil garçon, mais la règle est formelle. Bonsoir, mon ami.

Notre confrère était bien découragé; on le serait à moins. Cependant, il reprit le chemin du ciel. Arrivé à la porte, il apprit de bonnes nouvelles: ses malheurs étaient finis. Pendant son absence, le conseil céleste avait lu toute la file de *** et avait trouvé plusieurs articles en sa faveur. On avait alors décidé de l'admettre. Nous tenons aussi à avertir nos lecteurs qu'à cette même séance il fut aussi décidé qu'aucun abonné n'ayant pas payé son abonnement, ne serait admis dans les cieux.

A. CHAMPAGNE.

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'un cent chaque.

DÉCÈS.

A Troy, N. Y., à l'âge de soixante et cinq ans et quelques mois, Sieur Isaac Fournier, natif de St. Jean Port Joli, près de Québec.

MARCHÉS DE LA SEMAINE DERNIERE.

Table with columns for FLOUR (FARINE), VOLAILLES, VIANDES, BEURRE, etc., and sub-columns for MONTREAL and QUEBEC. It lists various goods and their prices in dollars and cents.

*Le prix du marché de Québec nous est donné par M. H. C. BOREL, marchand à commission, Québec.